

Baptiste Morizot, *Sur la piste animale*, Paris, Actes Sud, 2018  
203 pages, 20 euros

Denis Delbaere / Janvier 2020

Déjà auteur en 2016 du très remarqué « Diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant », dont une recension a été publiée dans nos colonnes (XXX), le philosophe Baptiste Morizot poursuit ici sa réflexion sur les relations entre l'humain et le vivant élaborée à partir de l'expérience que terrain qui le conduit à pister les animaux. Mais dans ce nouvel ouvrage, c'est moins aux rencontres que cette pratique lui a permis de faire avec certains animaux ou à la « diplomatie » précise qu'il a appris à déployer qu'il s'intéresse qu'aux conditions concrètes de cette expérience, c'est-à-dire à la démarche de pistage qui en est le préalable absolu. La thèse qu'il développe au fil de ces 200 pages est que la piste n'est pas uniquement le cadre physique de la rencontre avec l'animal, mais aussi la matrice des compétences intellectuelles qui mettent en branle la recherche de ce contact, et par-delà, toute forme de recherche. Autrement dit, si l'humain est fondamentalement un chercheur, et que sa recherche l'amène à s'intéresser aux animaux comme à tout autre sujet, c'est précisément parce que, pendant des millions d'années, il a pisté nourritures végétales ou proies animales, et que ce faisant il a développé les facultés intellectuelles qu'il active désormais dans d'autres cadres. Cette thèse, largement empruntée à Paul Shepard et explicitement à Louis Liedenberg (1990) place l'expérience de la piste et le désir qui la soutient de rencontrer le vivant comme l'un des fondements de notre propre humanité en nous faisant renouer avec la source même de nos motivations intellectuelles en même temps qu'avec notre propre animalité.

L'argumentation de Morizot suit essentiellement trois axes.

Le premier veut que l'expérience de la piste mobilise de nombreuses compétences intellectuelles. « Pister, écrit-il dès le préambule de l'ouvrage, c'est décrypter et interpréter traces et empreintes » (p. 21), « c'est chercher un poil de panthère dans une vallée glaciaire » (p. 96). De là découle « un art de penser » (p. 119) car « le fouragement exige (...) le processus d'enquête en tant qu'il articule les trois inférences fondamentales de la logique humaine : l'abduction ( élaboration d'hypothèses), la déduction, l'induction » (p.174). Selon Morizot, la recherche et l'interprétation des empreintes et des indices animaux n'est pas seulement à l'origine de l'esprit hypothético-déductif humain, mais aussi de la délibération collective, voire démocratique. « L'ébauche première de la raison collective comme art de la conversation argumentée et égalitaire ne naît probablement pas chez les Grecs ou quelque part ans les sociétés civilisées durant les dix derniers millénaires. Elle naît probablement (...) progressivement, en combinant mille puissances animales acquises pendant des centaines de milliers d'années, en partie dans l'activité de pistage, où le groupe devait trouver ensemble l'animal en interprétant collectivement les traces, là, sous les yeux de chacun » (p. 192).

Le deuxième axe de pensée est que ces compétences intellectuelles activées par le pistage sont partagées avec ces animaux que la piste essaie justement d'atteindre. Cela résulte d'abord du réflexe mimétique qui exige du pisteur que « pour comprendre la trajectoire de l'animal, il [doit] se mettre à sa place, voir par ses yeux. » (p. 28). D'autre part, il se trouve à l'avancée que la piste est « un lieu d'indistinction entre l'humain et l'animal, car on ne peut déterminer qui l'a creusée au premier coup d'œil. Une sente est souvent partagée, dessinée

et creusée indifféremment par plusieurs espèces, dont les humains, et c'est avec le même oeil de frayeur de chemin, et pour les mêmes raisons, qu'ils les choisissent » (p.28). Plus encore, le pistage mobilise des capacités de concentration que nous partageons justement avec les autres animaux : « c'est avec la patience de la panthère, la sienne, que [le pisteur] cherche la panthère. (...) [C]ette attitude étrange qu'est la patience amoureuse dans la recherche, l'ardente patience, l'intense maîtrise de l'attention, serait une ancestralité animale déposée en nous. Un héritage de cette phase de notre passé de primates, il y a quelques deux millions d'années, quand, de cueilleurs frugivores nous sommes devenus pisteurs partiellement carnivores » (p. 101).

Le troisième axe de démonstration affronte la contradiction apparente des deux premiers. Car si le pistage est l'espace de formation de certaines des compétences intellectuelles les plus propres à ce chercheur essentiel qu'est l'humain, comment peuvent-elles être partagées en même temps, via l'éthos de la patience, avec le reste du monde vivant ? C'est que « ce serait [plus] précisément avec la patience de la panthère lorsqu'elle est repue que nous la pistons. (...). Notre vie actuelle de pisteurs « dans un monde sans proie » permet une réinvention et une réaffectation des matrices cognitives et émotionnelles issues de la vie des ancêtres, vers mille choses improbables. (...). C'est l'ardente patience qui anime le naturaliste et le photographe animalier, qui s'active dans tout enquêteur, tout chercheur, chineur, explorateur de rues, des livres, du Web » (pp. 104-105). De même, « la joie de chercher, classer, distinguer, ordonner les végétaux dans l'esprit sont probablement en partie des héritages de matrices comportementales de l'animal cueilleur que nous fûmes. Parce que nous avons été cueilleurs bien plus longtemps que chasseurs, nous avons hérité une autre patience de cette époque, celle de l'animal cueilleur qui inlassablement flâne, choisit et délicatement collecte mille végétaux différenciés, chacun pour son usage » (p.106).

La thèse développée par Morizot intéresse au premier chef une recherche de paysage pour laquelle les protocoles de la pensée sont largement configurés par les formes concrètes qu'elle interroge dans le paysage. Elle s'inscrit, bien que n'y faisant aucune allusion, dans la suite des théories qui ont construit depuis une trentaine d'années une épistémologie propre à la recherche de paysage, en y arrimant des savoirs et des problématiques que l'auteur est allé chercher moins sur le versant de la philosophie, de l'histoire culturelle ou de la géographie, que sur celui de l'anthropologie, de la paléontologie, des sciences de l'évolution et de la biologie (notamment la notion de « convergence évolutive » discutée en page 101). Elle rejoint particulièrement le champ ouvert par l'anthropologie descolienne, et fait explicitement écho au « Comment pensent les forêts » d'Eduardo Kohn dont les Carnets ont publié une critique (XXX) et qui agrège la recherche de paysage à la linguistique et à la sémiologie peircienne, notamment quand elle conclut que « [v]ivre, c'est être généreux en signes. C'est donner des signes à tous, à son corps défendant, sans le désirer, sans qu'ils soient appropriables : c'est la définition phénoménologique d'un don pur. Donner et recevoir des signes, en échanger, c'est le fondement et la nature de la grande politique vitale qui tisse les vivants dans la communauté écologique. La pratique du pistage apparaît comme une pratique symétrique du point de vue géopolitique : ce n'est pas seulement lire les signes, mais tout à la fois être lu par d'autres » (p. 137).

Cette lecture indicelle du paysage nous amène désormais à remettre radicalement en question l'idée selon laquelle seuls les humains transforment leur environnement. « C'est

un biais de primate technicien : les autres animaux habitent aussi, de manière moins manifeste. Leur façon d'habiter émerge par le pistage, qui révèle leurs chemins familiers, ces chemins qui agencent leur domaine vital de manière très raffinée, reliant les points d'eau, les lieux de nichée ou de couvaison, les dortoirs, les points de vue, les aires de jeu et de parade... Les habitudes sont la manière animale d'habiter l'espace, de se l'approprier, de le faire familier, foyer (comme c'est encore si visible chez l'animal humain) » (p.90).

Et symétriquement, si nous sommes capables de lire l'espace habité par la vie animale comme un espace construit et transformé au même titre que le notre, il nous est désormais loisible de saisir à quel point notre propre environnement urbain, si aménagé qu'il soit et peut-être même *parce qu'il l'est*, est aussi un écosystème dans lequel le vivant niche de façon inattendue. « Ce qu'on piste dans le monde contemporain, ce ne sont jamais les vivants à distance dans un monde naturel « dehors », c'est le tissage de nos histoires et des leurs, c'est l'imbroglie biotique qui est le nom caché des écosystèmes, dès lors qu'on leur restitue l'historicité contingente, faite de rencontres imprévues, qui les constitue. Il n'y a pas, il n'y a plus de vivants intacts qui se meuvent « dans la nature » monotone et répétitive mais des formes de vie parmi nous et simultanément par elles-mêmes. La buse variable (*Buteo buteo*) entre dans d'étranges mutualismes avec les autoroutes, se nourrissant des carcasses qu'elles centrifugent sur leurs marges, et jouant ce faisant un rôle dans l'entretien de leur fonction de circulation fluide. C'est l'histoire environnementale des activités humaines et des réponses des vivants qui se sonne à voir dans les comportements qu'on piste. Les mésanges postmodernes donnent à lire des indices nouveaux : elles recherchent activement les mégots de cigarettes pour tapisser leur nid (la nicotine constitue un antiparasitaire puissant qui protège les œufs)» (pp. 145-146).

Et cet écosystème où se tissent vies humaines et niches animales, cet hybride de culturalité et de naturalité, n'est-ce pas au fond la substance de ce que nous désignons couramment par le mot « paysage », que Morizot gagnerait peut-être à employer plus souvent, lui qui introduit son ouvrage en confessant la difficulté qu'il éprouve à nommer ce milieu dans lequel il évolue, refusant évidemment de l'appeler « nature », lui préférant provisoirement un trop générique « dehors », avant d'opter pour un peu convaincant « bush »...